

2016

Carême – Année C

Semaine Sainte - Laudes

Partages d'évangile

Témoignages de gestes de miséricorde



CAP
célébrer aimer partager
mérignac

1^{er} dimanche du Carême – Année C

Deutéronome 26, 4-10 ; Romains 10, 8-13 ; Luc 4, 1-13

Dimanche de la santé – Service Evangélique des Malades (SEM)

Homélie par Xavier Debelleix (Diacre, membre du SEM)

Nous venons d'entrer dans le temps du Carême, et aujourd'hui nous sommes invités à être attentifs aux épreuves auxquelles sont confrontés les malades, leurs proches et ceux qui les accompagnent à un titre ou à un autre dans ce vaste monde de la santé, c'est-à-dire de la maladie !

En écoutant les textes que la liturgie nous propose, ce temps, celui du carême comme celui de la maladie est donc le temps du combat, de l'opposition avec le malin, avec le diable, celui-là même qui dès le commencement, dès la mise en route du projet de Dieu, vient chez les humains semer la zizanie, faire naître le doute. Ce démon qui excite en nous la tentation de l'écouter, de le suivre, et pour cela de nous détourner de la parole de Dieu en instillant le doute. Et il ne manque pas d'occasions, ce Satan, pour exercer dans nos vies, son pouvoir de tentation, de séduction.

Le récit que nous venons d'entendre semble résumer toutes les tentations possibles sous 3 registres qui me semblent être : - ce qu'il nous faut trouver comme nourriture sur cette terre pour vivre, - le pouvoir et la maîtrise que nous cherchons à avoir sur les événements et les choses de cette terre ; - la tentation de nous passer de toute aide et en particulier de Dieu pour nous croire autonome, et gérer seul notre vie. /... La survenue d'une maladie, de divers accidents de santé (qui peuvent, on le sait, survenir à tout âge et de bien des manières), pourraient bien être aussi le lieu de toutes ces tentations et donc de tous les dangers... danger de mort ! Le diable pourrait bien se servir – aussi - de toutes ces occasions, de toutes nos faiblesses ! Vous savez bien ce qui risque de nous arriver lorsque le médecin annonce un diagnostic de gravité, lorsque la vie bascule en une seconde pour le blessé comme pour sa famille après le coup de fil qui annonce l'accident, lorsque les petits troubles de mémoire chez notre parent qui prend de l'âge se confirment être en fait les signes d'un début d' Alzheimer, lorsque survient chaque jour un peu plus la dépendance et la perte d'autonomie, lorsque les mots s'en vont et la mémoire avec, lorsque la naissance de l'enfant tant attendu ne se passe pas dans la joie prévue... j'arrête là, je vous laisse continuer la liste de toutes les épreuves et souffrances, physiques, psychiques, des malades, des familles que vous connaissez, que vous soignez, que vous visitez.

Voici donc nos vies à l'épreuve du Tentateur : dans l'angoisse du lendemain, dans les peurs de la nuit, dans l'oppression de la solitude, dans la peur de la déchéance et de la mort, dans la désespérance à cause de la perte d'un enfant sur une route qui les menaient au collège, nos corps sont mis à rude épreuve, ils sont vraiment le lieu de bien des tentations: ce peut être la révolte devant l'injustice de la vie, la fuite en avant pour oublier, le déni, la résignation parce qu'il n'y a plus rien à attendre, le désespoir, la quête effrénée d'un gourou, la recherche d'un coupable, fut-il Dieu : « *Quand même, si Dieu existait, il ne laisserait pas faire cela* » ... « *Si tu es fils de Dieu, sauve-toi toi-même et nous avec* » ... « *Si tu es fils de Dieu descends donc de la croix* » ... Lorsque notre chair est ainsi éprouvée, c'est notre foi en l'homme, notre foi en Dieu qui est mise à l'épreuve.

Heureusement, on peut aussi crier, crier au secours, crier pour que quelqu'un vienne, nous entende, nous sorte, nous arrache à la désespérance. Il se pourrait alors que revienne à nos oreilles le récit de nos pères dans la foi, le récit de ce qu'ils ont expérimenté : « *nous avons crié vers le Seigneur, le Dieu de nos pères, il a entendu notre voix, il a vu que nous étions dans la misère, la peine et l'oppression* ». Le Seigneur nous a sorti de là, puis il a envoyé son Fils, l'Unique, non pour nous expliquer la souffrance et la mort par des discours, mais pour ouvrir par son corps une brèche dans l'horizon que nous pourrions croire sans issue. Ce Fils a connu la souffrance, il en a été défiguré (« *mais qui l'a mis dans cet état-là* » ? disait un jour un enfant en regardant le crucifié), il en est mort, mais la mort a été vaincue par la Vie reçue du Père, Père dont les pensées sont des pensées de paix et non de malheur.

Jésus, par sa vie, sa mort et sa résurrection ouvre à tout fils d'Adam le chemin des fils de Dieu : des fils qui se nourrissent de la parole et pas seulement de pain, qui ne provoquent pas Dieu même s'ils sont dans l'épreuve, qui aiment la vie mais n'adorent que Dieu seul. Il nous donne le chemin à suivre pour résister au tentateur en disant à chacun de nous : il est écrit, pour aujourd'hui, dans les Ecritures, pour toi, malade, soignant, visiteur, famille : « *si de ta bouche, tu affirmes que Jésus est Seigneur, si dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé* ». Si le Seigneur entend monter de ton cœur, sur tes lèvres, la parole qui affirme cela malgré tout ce qui peut résister en toi, alors, que tu sois juif ou païen, tu seras sauvé. Ta douleur pourra même devenir prière !

La traversée de nos déserts peut certains jours surtout, nous sembler interminable. Nos blessures parlent de cette traversée, nos peurs aussi. Nos corps racontent l'histoire de nos souffrances enfouies. Pour croire, malgré nos souffrances, il nous est donné le corps des Ecritures, où lentement, jour après jour, dimanche après dimanche, nous déchiffrons les signes de la présence du ressuscité.

Chacun de nous est en route, pour passer de ce monde au Père. Sur cette route, nous aurons sûrement à dire et à mettre en œuvre chaque jour : « *délivre-nous du malin* » Aujourd'hui, nous pouvons déjà porter à la table où il nous invite les prémices de ce qu'il nous a déjà donné.

Que chacun surtout s'il est dans l'épreuve entende bien aujourd'hui cette parole que Dieu lui-même a déposé dans son cœur : « *De partout quand vous m'invoquerez, je vous écouterai* ».



2^e dimanche du Carême – Année C

Genèse 15, 5-12.17-18 ; Philippien 3, 17-20 – 4,1 ; Luc 9, 28b-36



Homélie

Père Geoffroy Gardair (Prêtre à Mérignac)

« Il transformera nos pauvres corps à l'image de son corps glorieux »

Voilà une phrase de saint Paul qui nous met au cœur de la foi chrétienne et de notre espérance. Nos corps à l'image de son corps glorieux. Son corps ressuscité, lumineux ; ce même corps avec lequel il a marché sur les chemins de Palestine, par lequel il a aimé et servi ; ce corps dont les blessures ont été notre guérison, son corps qui porte toujours les cicatrices de sa Passion. Rien de ce corps n'est oublié, tout est assumé, élevé dans la gloire. Et la même gloire nous est promise. « Il transformera nos pauvres corps à l'image de son corps glorieux ». Voilà qui donne une haute dignité à notre existence concrète, notre travail, nos relations d'amitié et d'affection, les épreuves supportées avec patience. Nos corps sont comme le livre où s'écrit cette histoire ; un livre que nous relirons avec émerveillement dans l'éternité.

C'est une des originalités du message chrétien de donner une telle place au corps. Le corps du Christ (son corps humain, son corps eucharistique, son corps ecclésial) et le corps des baptisés appelés eux aussi à la gloire.

En comparaison, on n'en dirait pas autant du bouddhisme, avec tout le respect que nous devons à cette vénérable tradition. Il faut bien reconnaître que c'est autre chose. Je ne sais pas si vous avez vu un épisode de l'émission « faut pas rêver » fin janvier, qui nous faisait visiter une académie bouddhique dans l'Himalaya. On y voit des images très étonnantes, et notamment des rites funéraires tibétains. Âmes sensibles s'abstenir ! Ça se passe sur une sorte d'esplanade ; la dépouille mortelle est apportée sans aucune cérémonie ; quelqu'un se charge de dépecer sommairement le cadavre et une horde de rapaces attend l'heure du repas. C'est impressionnant. Sur d'autres images de ces mêmes pratiques (vous les retrouverez facilement sur YouTube), on est choqué de la désinvolture avec laquelle le cadavre est traité. Le corps n'est qu'une enveloppe dont on espère se libérer un jour. C'est une tout autre vision, par rapport à ce qu'apporte la résurrection du Christ.

La transfiguration de Jésus devant Pierre Jean et Jacques, au fond, c'est une anticipation de la résurrection. Dans notre chemin de carême, nous regardons déjà le terme : le Christ avec son corps de gloire et nous redisons notre espérance d'être nous aussi dans la gloire avec notre corps.

Je vous parlais des rapaces tibétains. Il y a aussi des rapaces dans l'histoire d'Abraham. Voilà décrit un rite bizarre. Abram prit une génisse, une chèvre, un bélier, une tourterelle et une jeune colombe, il les partagea en deux et plaça chaque moitié en face de l'autre. Comme les rapaces descendaient sur les cadavres, Abram les chassa... Après le coucher du soleil, un brasier fumant et une torche enflammée passèrent entre les morceaux d'animaux. Ce jour-là le Seigneur conclut une alliance avec Abram.

Passer entre les morceaux d'animaux, dans cet espace de vie et de mort, c'est une façon de s'engager solennellement. On trouve dans la Bible d'autres échos de ce rite, par lequel deux personnes pouvaient s'engager l'un envers l'autre. Comme s'ils disaient : « que le sort de ces animaux soit le mien si je suis infidèle à notre alliance ». On voit par exemple Abraham sceller une alliance avec Abimélek, un autre chef de tribu. Or dans le passage d'aujourd'hui, qui est-ce qui passe entre les moitiés d'animaux ? Ce n'est pas Abraham. Ce n'est pas lui qui s'engage ; c'est Dieu, symbolisé par le brasier fumant et la torche enflammée. C'est Dieu qui s'engage unilatéralement, sans aucune contrepartie. Dieu a fait le premier pas en choisissant Abraham par pur gratuité.

Le choix d'Abraham préfigure le choix du Fils unique. Le Fils unique reçoit son existence comme un pur don du Père. « Celui-ci est mon fils, celui que j'ai choisi : écoutez-le ! Et pendant que la voix se faisait entendre, il n'y avait plus que Jésus seul. Les disciples gardèrent le silence ».

3^e dimanche du Carême – Année C

Exode 3, 1-8a.10.13-15 ; 1 Corinthien 10, 1-6.10-12 ; Luc 13, 1-9

Commentaire d'évangile

« Communauté de base » (Paroisse de Mérignac)

C'est un groupe de réflexion, d'approfondissement et de prière né dans l'esprit du Concile Vatican II. Nous nous connaissons pour la plupart depuis 40 ans, gage de fidélité et d'amitié. Ce groupe nous aide à faire le lien entre notre vie et notre foi, ce qui est essentiel.

L'Évangile de Luc nous rapporte deux événements tragiques :

- Un accident (la chute d'une tour)
- Et un massacre ordonné par Pilate.

Cela nous fait penser à la lecture de nos journaux. Nous aussi, nous avons été touchés de près l'an dernier par des drames terribles qui nous ont bouleversés, scandalisés.

Pourquoi ces victimes innocentes ? Qu'ont-elles fait pour mériter cela ? Où étais-tu, mon Dieu ?

Quand nous posons ces questions, nous rejoignons tous ceux qui pensent que si Dieu existait, le mal et la souffrance n'existeraient pas en notre monde. C'est une opinion très répandue. Comment y répondre ?

Sans doute avec beaucoup d'humilité. **Comment parler de la souffrance à quelqu'un qui souffre dans sa chair ?**

Même le Christ n'a pas fait de grands discours sur ce sujet. Lui-même a été victime du mal, il a connu la plus grande déréliction, la plus grande souffrance. Cependant ce texte peut, peut-être, nous aider à aller plus loin.

Jésus prend acte de ces événements tragiques avec une certaine distance. Il sait que le mal existe et que de telles catastrophes se reproduiront. Il anticipe la question que tous les gens se posent. Les victimes étaient-elles de plus grands pécheurs que les autres ? La réponse de Jésus est catégorique : « *Pas du tout. Non, ces galiléens n'étaient pas plus coupables que les autres* ».

Cette réponse nous invite à la réflexion. L'idée du malheur comme punition divine est une idée vieille comme le monde, elle se trouve déjà dans le livre de JOB. Nous la faisons nôtre à l'occasion. Ne disons-nous pas : « Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour que cela m'arrive ? »

Cette réponse de Jésus nous dit deux choses sur Dieu :

- Ce n'est pas Dieu qui a provoqué la chute de la Tour de Siloé. **Notre Dieu n'est pas un Dieu interventionniste**, décidant et provoquant tout ce qui se passe dans nos vies. Dieu n'est pas un Dieu marionnettiste qui tire les ficelles.
- D'autre part puisque ces victimes n'étaient pas plus coupables que les autres, **nous devons abandonner cette idée du malheur comme punition divine**. Reconnaissons que cette idée se loge quelque part au fond de notre inconscient.

Jésus poursuit : « *Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même* ». Ces propos peuvent paraître menaçants, surtout si on les compare au récit de la brebis perdue et retrouvée. Ces propos nous disent : Si vous ne vous convertissez pas, vous perdrez la vie.

Se convertir est un mot de notre vocabulaire chrétien que nous employons sans trop nous poser de questions mais il nous a semblé que la parabole qui suit ce passage peut nous éclairer.

Là nous changeons complètement de décor : il s'agit de vigne, de figuier, de vigneron, de jardinier et de fruit. Oui, mais il s'agit d'un figuier stérile ! Le propriétaire n'a pas eu de fruit pendant 3 ans. Il se propose de couper l'arbre. Mais le jardinier zélé est trop amoureux de son arbre pour obtempérer. Il plaide auprès du propriétaire la cause de l'arbre. Il se propose de mettre la main à la pioche, de retourner la terre, de l'enrichir. Il invite à la patience ; il n'est pas sûr du résultat « *peut être l'arbre portera-t-il des fruits l'an prochain ?* » mais il va tout faire pour qu'il en soit ainsi.

Ne pouvons-nous pas reconnaître dans ce jardinier la manière de faire de Dieu telle que nous l'a enseignée Jésus ? Celui qui fait tout pour sauvegarder le figuier c'est Dieu. « *La gloire de mon Père c'est que vous portiez beaucoup de fruits* » nous dit Jésus Il nous dit aussi : « *Je suis venu pour que vous ayez la vie en abondance* ». Ainsi la première partie du récit s'éclaire. Laissons-nous convertir par Dieu, c'est à dire retourner comme une terre labourée, **laissons-nous ensemençer et nourrir par la Parole de Dieu**. Dieu est ce jardinier qui veut que nous portions du fruit. Non, Dieu n'est pas absent. Il est à l'œuvre dans le monde si nous le voulons. Dieu nous dit : **vous avez deux chemins devant vous, choisissez la vie.**

Alors, concrètement, pour nous aujourd'hui, d'après ce texte, que signifie «se convertir» ?

Se convertir c'est changer notre regard sur Dieu : **Notre Dieu est tout puissant en amour**. La Providence ne se situe pas tellement au niveau des événements mais au niveau des consciences. Dieu peut transformer nos cœurs de pierre en cœurs de chair. Nous n'arriverons jamais à comprendre ou à justifier le mal, mais nous avons à le combattre.

Se convertir c'est aussi changer notre regard sur les autres et sur nous-mêmes. Soyons humbles et patients ; ne jugeons pas ; ne nous résignons pas. Prenons la pelle et la pioche pour enraciner ce que Dieu a semé et travaillons à soulager ceux qui souffrent.

Mettons-nous à l'ouvrage. Alors nous verrons les arbres reflleurir.



4^e dimanche du Carême – Année C

Josué 5, 9a.10-12 ; 2 Corinthien 5, 17-21 ; Luc 15, 1-3.11-32

Commentaire d'évangile du samedi

Équipe St Vincent de Paul

Ce groupe associe des bénévoles et des personnes aidées.

Cette parabole, que nous venons d'entendre nous a renvoyé à certaines situations vécues : nous avons bien entendu changé les prénoms des personnes.

Un fils veut quitter son père : quoi de plus habituel ? N'est-ce pas en faisant ainsi que l'on devient adulte ? ; le père ne semble pas s'en étonner d'ailleurs et facilite même ce départ en lui donnant tout ce qu'il a, pour lui : il le laisse libre, libre de partir, libre de faire sa vie, libre aussi de se tromper.

Sans doute grisé par tout ce qui lui est possible, ce fils mène une « vie de désordre » qui le conduit à une pauvreté profonde. « Il rentre en lui-même », c'est à dire qu'il entreprend une démarche de vérité sur lui-même. Peut-être son vécu était-il indispensable pour qu'il réfléchisse à sa vie ?

Il ne semble pas douter qu'il sera re-accueilli par son père, mais il n'imagine pas qu'il le sera comme un fils, car il réalise qu'il « n'est plus digne d'être appelé son fils »

Un père qui se donne tout entier et qui fait confiance : voilà ce que n'a pas connu Jean-Louis, SDF de 28 ans qui nous rejoint. Ayant perdu sa mère à 15 ans, sa relation se dégrade et progressivement avec un père trop autoritaire : il quitte le logis parental, et vit un quotidien perturbé par l'alcool et la drogue : il en perd son travail ; son couple se défait. Le voilà à la rue. Après quelques années de galère, conduit par un autre SDF, il vient proposer son aide à SVP, sans doute avant tout pour avoir à manger mais aussi pour faire quelque chose : progressivement, il « rentre en lui-même » et découvre qu'un autre désir l'habite : sa vie ne peut plus continuer ainsi : il entreprend une démarche de désintoxication... mais le rapprochement avec son père reste problématique.

Car ce père n'est pas comme celui de la parabole qui guettait l'horizon dans l'espoir d'y voir le fils qui revient. On devine que cette attente du Père n'est pas celle d'un jour mais celle de chaque jour, depuis le jour de son départ. Si bien que, « comme il est encore loin », « il l'aperçoit » et « il court vers lui » ; mais pourquoi court-il si ce n'est parce qu'il est pressé de serrer son fils dans ses bras, pressé de lui pardonner, comme pour se pardonner d'avoir à pardonner ? Il ne veut même pas entendre ce dont le fils, dans sa honte de ce qu'il a fait, veut s'accuser : tous ces mots ne feraient que retarder cette effusion d'affection : le fils est revenu, et cela seul compte.

Cette honte d'avoir à demander, Caroline la connaît bien : maman d'un enfant de 7ans de santé fragile, elle s'occupe aussi de sa mère handicapée. Le père de son fils a disparu. Comment assurer un travail régulier qui lui imposerait de livrer à d'autres l'accompagnement de sa mère et de son fils : un salaire ne le permettrait même pas : elle ne peut donc compter que sur des aides sociales qui lui permettent de vivre petitement mais en équilibre... jusqu'à ce que la maladie de son fils entraîne des dépenses supplémentaires imprévues : elle va donc rogner sur son loyer : et c'est avec un découvert de 1000 euros, pour elle impossible à rattraper, qu'elle vient demander une aide à St Vincent de Paul : Reconnaître qu'on n'est pas autonome et qu'il faut demander, s'expliquer, justifier, dire sa pauvreté... quelle humiliation ! « Nous avons à demander aux pauvres de nous pardonner de les aider » a pu dire St Vincent de Paul.

Le fils aîné de l'évangile « se met en colère » car il voit dans l'attitude de son père, une injustice à son égard : comment, lui, qui est resté n'aurait-il pas droit à une telle fête... plutôt que ce vaurien ?

Mais quelle image se fait-il de son père dont il dit n'avoir « jamais transgressé les ordres » : sa relation filiale semble n'être qu'une relation de soumission, ? Il ne semble pas être sorti d'un donnant-donnant : je t'ai servi, alors, tu dois !...

Mais aimer, ce n'est pas cela : « mon enfant » l'appelle le père, comme pour lui dire qu'il faut dépasser ce permis-défendu des enfants pour rentrer dans une relation de fils avec un Père dont la Miséricorde est à découvrir.

..... Or, c'est justement ce que vient de réaliser le plus jeune des fils.

Mais la colère aveugle et l'aveuglement du fils aîné le conduit à refuser, même, sa fraternité : pour lui, ce n'est pas un frère qui revient, mais « ton fils que voilà » sans réaliser qu'en refusant son frère, il refuse sa propre filiation, il refuse son père. Car c'est justement par ce frère que lui est révélé ce Père qui n'est qu'Amour.

A St Vincent de Paul, c'est souvent que nous pouvons constater que ce sont les pauvres qui nous apprennent à aimer. Ainsi :

Christophe a un handicap physique qui lui interdit tout travail : il a choisi d'aider à la distribution alimentaire, tous les jours de la semaine, dans différentes associations.

C'est pareil pour Ahmed.

Germaine repartira, en soirée, le dimanche soir après notre WE au Broussey pour rendre visite à sa voisine gravement malade.

Marie accompagne depuis des années son vieux voisin pour l'aider dans ses tâches ménagères et pour faire ses courses.

Éric occupe un squat : il va proposer à Jean-Louis, à la rue, de venir y loger.

Chaque jour, nous pouvons constater l'actualité de la parabole et pour tous les fils aînés que nous sommes, peut-être crispés sur des privilèges, les pauvres sont des maîtres à écouter Ils nous apprennent ce qu'est accueillir son frère... Ils nous apprennent à vivre".



Commentaire d'évangile du dimanche

Groupe Acat - Mérignac

« Action des chrétiens pour l'abolition de la torture et contre la peine de mort »

Le pape François a dit : « Il y a des moments où nous sommes appelés de façon plus pressante, à fixer notre regard sur la miséricorde, afin de devenir nous aussi signe efficace de l'agir du Père. » Assurément, ce Carême fait partie de ces moments « pressants » pour rechercher – dans le secret de nos cœurs – la volonté du Père miséricordieux.

La parabole du Fils Prodigue est sans doute l'une des plus connues de l'Évangile, bien au-delà des cercles chrétiens. Elle dévoile un des modes d'action de Dieu, elle révèle qui est Dieu, quelle est sa justice, sa miséricorde. Dieu le Père est à cent lieues des calculs : il ne veut pas entendre parler de mérites ! Il aime ses fils, c'est tout. Il n'y a rien à comptabiliser. Luc nous dit bien que le père fut « saisi de compassion » quand il aperçut au loin son fils qui revenait. Pour le père l'espoir en son fils n'a jamais faibli, le regard n'a jamais quitté l'horizon, et ses bras sont restés ouverts jusqu'à ce jour où son fils est réapparu.

En effet, la miséricorde du Père espère, parce qu'en chaque homme, la parole de réconciliation est déposée. Nous ne sommes pas seuls. Dieu n'abandonne pas ses enfants. Il les accompagne, même lorsque son silence leur fait douter de sa présence. Ainsi le père de la parabole a toujours été là pour son fils resté à la maison.

Le père n'a pas fini de faire passer ses fils de l'insouciance à la prise de conscience, de leur apprendre à discerner l'essentiel de l'accessoire, donc de les faire passer des ténèbres à la lumière.

Quant à nous chrétiens d'aujourd'hui, si cette parabole résonne en nous c'est parce que bien souvent nous sommes comme les pharisiens et les scribes qui ne veulent pas accueillir les pécheurs, et aussi comme ces fils, l'un refusant d'abord l'amour de son père, l'autre récriminant contre son frère.

Comme eux nous rejetons l'autre, nous le persécutons. Les pharisiens et les scribes parce que Jésus accueille les publicains et les pécheurs, le plus jeune des fils parce qu'il transperce le cœur de son père en dilapidant la fortune de son héritage, l'aîné parce qu'il blesse profondément son père en refusant d'accueillir son frère.

Mais le père n'a de cesse d'aimer ses fils. Il ne cède pas à l'instinct de vengeance, il ajuste son cœur à la profonde et difficile exigence évangélique d'aimer ceux qui ne nous aiment pas, et qui parfois nous nuisent ou nous font du mal.

Ainsi, cette parabole met ceux qui l'écoutent devant la responsabilité de leurs propres choix, donc mes propres choix. Quel lien avec mon engagement à l'Acat ?

L'Acat est une ONG chrétienne qui rappelle à ses membres le sens profondément chrétien des 3 piliers de leur engagement « Agir, prier, témoigner »

Pour moi tout homme est créé à l'image de Dieu dont il tient sa dignité. En s'incarnant en Jésus Christ, Dieu confirme l'éminente dignité de l'être humain.

Chrétienne, dépositaire d'un enseignement unique sur le sens de la personne, il est de ma responsabilité de m'opposer à l'usage de la torture et de tout traitement inhumain et dégradant. Ils sont la négation absolue de la dignité propre à chaque personne. Leur généralisation contribue à la déshumanisation des sociétés.

Symétriquement, la torture conduit le bourreau à nier sa propre dignité, à masquer l'image de Dieu en lui comme en l'autre. Torturer, c'est de s'associer aux œuvres stériles des ténèbres (Ep 5, 2), que la croix du Christ a cependant déjà vaincues.

En luttant pour l'abolition de la torture, comme de tout ce qui avilie et bafoue la dignité humaine, avec mes frères chrétiens je défends donc un héritage précieux : l'intégrité de la personne humaine, son évolution vers la ressemblance avec le Christ, image de Dieu.

Dans l'épître aux Hébreux il m'est demandé de me souvenir de ceux qui sont en prison, comme si j'étais prisonnier avec eux, de ceux qui sont maltraités, puisque comme eux j'ai un corps. Ces consignes constituent les mandats de l'Acat : torture, peine de mort, aide aux victimes.

Notre engagement au sein de l'Acac nous invite à suivre le Christ. Baptisée en Christ j'ai reçu gratuitement son geste d'amour, il me pousse à le partager. Par l'action et la prière j'ai à porter le souci de mon frère torturé, maltraité. Je ne cherche pas à savoir si les personnes sont coupables ou non, si elles sont chrétiennes ou non.

Et même, si au plus profond de moi je me donne des raisons ou des prétextes pour ignorer le bourreau qui torture mon frère, le Christ me demande de prier pour lui. Pour que lui aussi entende cette parole de l'Évangile sur laquelle l'Acac fonde son action : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Matthieu 25, 40)

Alors comment penser abandonner à la solitude, à l'oubli, tous les prisonniers et torturés du monde ? Comment rester à vivre seule dans mon indifférence alors que ma part d'humanité, de fraternité en Christ est niée en tant de lieux sur la planète ?

J'ai la responsabilité d'être veilleur au nom du Christ. Aussi, je me dois d'attirer votre attention, ainsi que celle de tout un chacun, et plus particulièrement d'alerter les responsables politiques pour que la dignité des victimes soit reconnue et respectée. Les responsables politiques ont signé des traités internationaux dénonçant la torture et les traitements inhumains et dégradants, ensemble nous avons le devoir de leur demander de les mettre en application.

Ainsi, je peux faire mienne la phrase de l'Évangile de ce jour « ton frère qui était mort, il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé ! ».

Pour que cette prière ne devienne pas lettre-morte, à chacun de nous de faire le premier pas vers son frère en souffrance. Et si nous l'avons déjà fait, le refaire et le refaire encore.



5^e dimanche du Carême – Année C

Isaïe 43, 16-21 ; Philippien 3, 8-14 ; Jean 8, 1-11

Homélie

Journée de l'Aide à l'Église en Détresse (AED)

Père Akmal Lal Din (Prêtre Pakistanais)

Ma vocation est née au Pakistan à l'âge de 12 ans. Je désirais être prêtre. Je suis né dans une famille catholique pratiquante. Nous étions 10 frères et sœurs. Tout jeune, j'ai appris à prier en famille. Je suis allé à l'école, école tenue par des religieuses. De 6 ans à 18 ans, je terminais mes études à Faisalabad, avec mon diplôme, délivré par l'école. A 18 ans je suis entré au séminaire pour apprendre la philosophie, la théologie. Je voulais travailler dans une communauté persécutée, parce que j'ai déjà été confronté à la persécution. Le 15 août 2010 j'assistais à la prière des morts, pour deux frères chrétiens mortellement blessés, par des musulmans. En sortant de la prière et rentrant à la maison j'ai été agressé par deux personnes qui m'ont frappé à l'aide d'un bâton, et d'une arme blanche provoquant une plaie au ventre.

J'ai perdu connaissance, je me suis réveillé à l'hôpital, ne sachant pas qui m'a transporté vers ce lieu. Les musulmans sont venus à l'hôpital où était ma chambre. Refoulé par les médecins j'ai dû quitter l'établissement pour me réfugier dans une communauté de religieuses. Je suis resté chez les religieuses jusqu'à mon arrivée en France.

Après ma sortie du Pakistan les musulmans ont brûlé la maison où habitait ma famille, avec obligation de changer de ville. Il était interdit à mes parents et à toute ma famille d'aller chercher des médicaments et d'avoir une vie normale : pour les petits enfants de fréquenter les écoles.

Il me semble que je ferai Sa Volonté en disant chaque jour « Que ta volonté soit faite » j'essaie d'écouter au fond de mon cœur ce que me demande le Seigneur pour continuer, la mission de Jésus. S'il vous plaît, prier, suppliez, pour que je reste fidèle à ma vocation.

"Lorsque vous entendez des nouvelles en provenance du Pakistan, on ne parle que des kamikazes, des talibans, des chrétiens assassinés et de leurs maisons brûlées.

Mais voyons avec les yeux de l'église, les choses étonnantes que Dieu fait. L'Église est présente. Les enfants sont baptisés, les Prêtres sont au service des fidèles, mais parfois elle est obligée de rester dans la clandestinité, dans le silence, mais toujours avec conviction.

Le Peuple chrétien du Pakistan est en grande partie analphabète et pauvre, défavorisé et marginalisé. Nous n'avons aucun pouvoir politique et donc pas la capacité d'apporter des changements dans notre pays. Pour s'insérer et habiter dans cet endroit, notre seul espoir est Dieu lui-même.

La Loi anti-blasphème au Pakistan, est une loi illégale, mais, elle, est appliquée aux chrétiens pour de mauvaises raisons.

La minorité chrétienne est discriminée

Les attaques physiques contre les chrétiens existent, même si elles sont plus rares. Cette minorité qui regroupe près de trois millions de personnes (un peu moins de 2% (pour cent) de la population) souffre surtout du mépris dans lequel le reste des Pakistanais la tient : malgré la très bonne réputation des écoles chrétiennes (par lesquelles passent de nombreux non chrétiens), la communauté est cantonnée au nettoyage des rues et au ramassage des ordures.

Il y a des violences rares, mais marquantes :

La communauté chrétienne est aussi victime de violences, qui s'appuient bien souvent sur des accusations de blasphème. La loi anti blasphème en vigueur au Pakistan est souvent dévoyée, et utilisée pour résoudre des affaires privées n'ayant aucun rapport avec la religion :

En mars dernier, un village entier de chrétiens en banlieue de Lahore avait été brûlé après des rumeurs de blasphème, et surtout semble-t-il pour leur voler leurs terres.

L'affaire Asia Bibi avait, elle aussi marqué les esprits, il y a quelques années : cette chrétienne avait été condamnée à mort en 2010 pour blasphème (elle est toujours en prison). Le ministre fédéral pour les Minorités a été assassiné par les talibans pakistanais pour lui avoir apporté son soutien. Il avait aussi pris position pour les chrétiens de Gojra, une ville de l'Est du pays dont les habitants, visés par une accusation de blasphème, avaient été la cible d'émeutes : huit personnes, avaient été brûlées vives dans leurs maisons.

L'année dernière, marque une escalade dans les violences visant les chrétiens, qui jusqu'ici n'avaient pas été la cible d'attentats d'une telle ampleur.

Malgré les persécutions, gardons l'espérance, la foi en la grâce du Seigneur pour garder vivant l'évangile, bonne nouvelle du Salut.

Les informations circulent constamment entre l'église du Pakistan et l'église de monde. Ainsi Mgr. Joseph Coutts, Président de la Conférence des évêques catholiques du Pakistan, a déclaré que la menace pesant sur les écoles, les hôpitaux, les églises, et les autres lieux publics avaient augmenté et qu'il était crucial de renforcer la sécurité. Dans son dialogue avec l'AED, Mgr. Coutts a déclaré : « Ce qui s'est passé avec les chrétiens, était un signe de désespoir. Les talibans sont prêts à *faire* des attaques brutales, en tuant de jeunes écoliers en leur tirant dans la tête. Désormais, ils ne reculeront plus devant rien.

Dans son dialogue avec tout le monde, Mgr. Coutts a invité les amis à prier pour les chrétiens et les autres personnes souffrant de la violence au Pakistan.

Il a déclaré : « Il est très important pour nous de savoir qu'il existe d'autres personnes qui prient pour nous, qui désirent nous aider et veulent se tenir à nos côtés dans la foi.

En dépit de toutes nos difficultés, nous trouvons beaucoup de force dans les prières de tous ceux qui s'inquiètent pour nous, et je remercie tous ceux qui se souviennent de nous, surtout en ce moment de grande tragédie et de tristesse. »

Le Pakistan est un pays privilégié pour l'église Catholique, qui dans ce pays de 3 millions de fidèles aide les chrétiens à échapper à la persécution et fournit des Bibles aux enfants, construit des bâtiments religieux et soutient les religieuses, les séminaristes et les catéchistes ainsi que des projets multimédias.

Nous sommes encouragés par notre Pape François à prier pour toutes les personnes du monde afin que soit reconnu la primauté du Seigneur.





SEMAINE SAINTE

TEMOIGNAGES LORS DES LAUDES

Les photos ci-après sont tirées de la revue Prions en Eglise « Jubilé de la miséricorde » (Hors-Série – photo ci-dessus)

Lundi Saint



Miséricorde en prison

Témoignage de Véronique Gamblin

(Aumônier bénévole au sein de l'équipe de l'aumônerie
du Centre pénitentiaire de Gradignan)

Dans Miséricorde : il y a misère et cœur de Dieu touché par la misère de l'homme.

Pour entrer en maison d'arrêt, je commencerai par le dehors de la prison : par les victimes.

Il y a la misère de l'homme dont le fils est mort, il regarde le coupable lors de la reconstitution, le détenu n'oubliera jamais ce regard, si le Père n'arrive pas à faire un pas de plus et reste avec ce regard, il va s'enfermer sur lui-même, il a à reboucher cette cassure dans sa vie, à retrouver une paix ; cette miséricorde il doit la recevoir et c'est à lui de la donner et c'est ce don qui le remettra debout.

Nous avons un service psychiatrique à la maison d'arrêt, les personnes viennent d'autres prisons pour y être soignées ; je pense à une détenue qui pleure ses enfants morts car ils lui manquent : la coupable c'est elle, la victime c'est elle ; sa pathologie fait qu'elle a la coupable de sa souffrance chaque jour en face d'elle dans le miroir. Comment se trouver un peu de miséricorde ? et de pardon ? et de paix ?

Miséricorde de la détenue par rapport à sa famille

- soit toute la famille désunie se retrouve unie autour de la détenue mais alors qu'elle n'est pas jugée donc présumée innocente, on vide sa maison et on vend sa voiture ;
- soit certaines savent que leur mère a tout vidé même jeté les photos de leurs enfants bébés.

Mais, pour certains parents, qui sont là chaque semaine, au parloir, à apporter du linge qui sent bon à leurs enfants, en faisant une longue route, c'est la même souffrance que le détenu.

Quelle miséricorde une détenue peut-elle avoir pour elle-même quand, à cause de son incarcération, sa mère a fait un AVC et est paralysée ? elle est punie par la loi, a fait sa peine mais comment trouver la force de se pardonner pour le mal qu'elle a fait à sa famille ?

Miséricorde d'une victime pour une coupable

Dans une même cellule une femme est là pour trafic, elle a perdu son Père, tué quand elle était enfant

Sa codétenue est jugée pour meurtre, elle est tellement éprouvée par le procès que la première la réconfortera et ne lui dira pas qu'elle a été victime un jour dans son enfance, même si elle ne peut pas s'empêcher de faire le parallèle.

Miséricorde au quotidien dans la maison d'arrêt des femmes

- Quand on voit une nouvelle toute seule dans la salle de cour et qu'on va lui parler.
- Quand on prête des vêtements à la nouvelle arrivante en attendant qu'elle ait un parloir et que quelqu'un, si un quelqu'un existe, puisse lui apporter des vêtements ou qu'une association intervienne.

- Quand on explique comment tout fonctionne, les demandes à faire, les attentes sans fin, le juge d'application des peines, le service surchargé qui prépare le travail pour ce juge mais aussi les activités dans la maison d'arrêt et les sorties dans le but d'éviter la récidive.
- Quand une détenue va à la messe et au groupe du mardi ; elle rencontre Dieu derrière les barreaux alors qu'avec ce qu'elle est et faisait, elle ne se sentait pas digne de pousser la porte d'une église : nous disons à la messe "je ne suis pas digne de te recevoir"

Miséricorde du personnel pénitentiaire qui va écouter et être attentif à celle qui ne va pas bien.

Miséricorde du juge qui va accepter que le bébé né en prison reste au-delà des 18 mois légaux, juste deux mois de plus pour que la mère et l'enfant sortent ensemble.

Nous vivons parfois au cours d'une rencontre un vrai moment de miséricorde : comment je suis arrivée là ? et la détenue regarde son passé, pourquoi je ne suis pas restée en Mongolie : je serais mariée, j'aurais des enfants ; elle travaillait sans arrêt depuis 5 ans en France pour envoyer 300€ à mes parents.

Pendant ce temps de carême, je propose aux détenues un chemin de pardon et de réconciliation : elles n'ont pas à se réduire à l'acte qu'elles ont commis, elles ont un lendemain, dans le meilleur des cas elles arriveront à trouver la paix. Personne n'a demandé à naître. Mais chacun est invité à choisir s'il veut renaître.

Nous avons lu des textes qui montrent la miséricorde de Jésus, l'amour du Père et vu comment on a la liberté de demander à rencontrer un prêtre après la messe et nous expliquons comment se passe cette rencontre (en 3 temps :

« Tout d'abord un merci Seigneur,
 ensuite un pardon Seigneur sur ce que je vis par rapport à Dieu, par rapport aux autres et par rapport à moi
 et enfin un s'il te plait Seigneur »

Le sacrement du pardon est alors plus un outil sur un chemin de réconciliation difficile, pour aider à se relever (c'est le logo de l'aumônerie de prison).

Lors de la visite pastorale de Mgr Ricard dans notre secteur, il y avait le témoignage d'un condamné à une longue peine à qui le prêtre commençait pas dire "viens recevoir le pardon de Dieu", à force, il s'est senti aimable et il a réussi à se remettre en route.

Une détenue a eu un jour, cette jolie phrase qu'elle aussi, à 30 ans, était à la retraite, à la retraite de ses bêtises.

Nous avons un Pape très sensible au monde carcéral et plein d'aides au quotidien pour nous : je vous en citerais deux :

La première réforme doit être celle de la manière d'être, nous devons être capables de réchauffer le cœur des personnes, de dialoguer et cheminer avec elles, de descendre dans leur nuit, dans leur obscurité, sans nous perdre.

Dans l'exhortation apostolique, la joie de l'évangile, le Pape François dit "comme je voudrais trouver les mots pour encourager une période d'évangélisation plus fervente, joyeuse, généreuse, audacieuse, pleine d'amour et débordante de vie contagieuse" ; à mon humble niveau, quand je termine une rencontre avec un sourire dans les yeux de la détenue, avec un espoir qui voit le jour, alors qu'elle était arrivée vide, je me dis que je ne suis pas venue pour rien.

Nous avons rencontré un écrivain d'icône et nous faisons route lors de nos messes avec un Christ de miséricorde, au dos de la représentation de cette icône, que nous avons donné à chaque détenue, nous avons choisi cette prière :

<p><i>Je T'aime, tu es précieux à mes yeux :</i> <i>Je T'ai créé exactement comme tu es, tu es de moi</i> <i>Je T'aime !</i> <i>Ne te méprise pas, ne regarde pas tes imperfections</i> <i>Cela conduit seulement à l'amertume.</i> <i>Je veux que tu me fasses confiance, une marche, un jour à la fois.</i> <i>Vis dans la puissance de mon Amour et sois libre !</i></p>	<p><i>Sois toi-même !</i> <i>Je T'aime !</i> <i>S'il te plait, accepte mon amour.</i> <i>Aime-toi, tu es précieux à mes yeux</i> <i>Aime les autres, parce que je T'aime.</i> <i>Tourne ton regard vers moi et va.</i> <i>Repose-toi dans mon amour.</i></p>
---	--

Mardi Saint



« J'étais seul, j'étais malade et vous m'avez visité »

Témoignage de Anne-Marie Auradou
(Bénévole au sein du S.E.M.)

Le Service Évangélique des Malades (S.E.M.) dont je fais partie est formé d'une équipe de sept personnes qui rendent visite soit à domicile, soit dans les maisons de retraite (on en compte 7 à Mérignac) à des personnes qui en ont exprimé le désir.

Il y a un peu plus de dix ans déjà, l'appel lancé par le prêtre pour renforcer l'équipe du S.E.M. a éveillé en moi un désir qui a pris forme suite à ces paroles que j'ai prises pour moi : « Seigneur Jésus, aux jours de ta vie terrestre tu as été le visage de la tendresse de Dieu parmi les hommes. Maintenant que tu t'es rendu invisible, c'est à nous qu'il incombe de leur montrer ton visage. »

Très vite, j'ai été poussée vers les personnes seules, sans famille, sans visite. J'avais le fort désir de leur faire savoir qu'elles n'étaient plus seules, qu'elles comptaient pour moi, qu'elles existaient et que j'existais en partie par elles. Et, c'est ainsi que les visites ont commencé.

Quand je m'approche de la chambre de Mme « A » qui hurle sa détresse, je frappe, j'entre. Elle me regarde, me reconnaît... s'arrête de crier, serre mes mains, sourit, se laisse bercer par une musique ou une prière.

Mme « B » est immobilisée par la maladie, clouée dans son lit depuis des années... Accueillante, elle supporte sans se plaindre une maladie qui l'affaiblit, la ronge, la défigure... Je la regarde et m'interroge : comment fait-elle pour supporter ? Qu'est-ce qui la soutient ? Alors je prie en silence, je reste là et demande au Seigneur de m'inspirer les mots à dire, l'attitude à prendre.

Mme « C » me remercie pour la prière que je lui ai donnée et qu'elle lit chaque jour parce-que, me confie-t-elle, elle l'aide à vivre.

Ce cœur à cœur avec chacune a créé des liens profonds au fil des années.

Tous les 15 jours d'autres relations se sont tissées avec une douzaine de résidents regroupés pour partager les textes du dimanche et recevoir la communion. Le rendez-vous est très attendu et les participants l'expriment chaleureusement par les échanges.

Toute la communauté de la résidence est invitée chaque année à célébrer les fêtes de Noël, de Pâques et de Toussaint. Le personnel et l'équipe d'animation se joignent à nous pour ces moments festifs.

En dehors des remerciements nombreux, des sourires retrouvés, du bonheur exprimé, de la solitude et de la souffrance oubliées le temps de la rencontre, je repars soutenue par cette Parole : « L'Esprit Saint m'a envoyé pour consoler, soutenir, apaiser le faible et l'aider à vivre au mieux cette étape de sa vie. » Je sais que c'est l'amour miséricordieux de Dieu qui se déploie en moi lorsque je suis auprès de ces personnes.

Alors je dis et redis avant chaque visite :

« À l'heure où tu m'envoies vers les malades, habite-moi Seigneur Jésus, rends-moi transparente à ta présence, apprend-moi à être le reflet de ta bonté car à travers moi, c'est Toi, qu'au fond, ils veulent rencontrer. Que ma présence à leur côté leur révèle qu'ils ont du prix à tes yeux.

Et lorsque j'aurais fait tout ce que tu m'as permis de faire, apprend-moi à dire : j'ai seulement fait ce que je devais faire. »

Mercredi Saint



À l'écoute humaine

Témoignage de Jean-Paul Molly
(Orthophoniste dans le Service de Médecine Physique
et de Réadaptation de l'Hôpital Pellegrin)

Après nos frères et sœurs les prisonniers, nos frères et sœurs les malades, je vous convie ensemble à apprendre à découvrir des frères et des sœurs qui ont perdu « la parole », qu'on nomme dans le jargon médical « aphasiques » et que j'ai côtoyés et accompagnés pendant 30 ans dans mon travail d'orthophoniste dans le Service de Médecine Physique et de Réadaptation de l'Hôpital Pellegrin.

Nous sommes des êtres humains qui n'existons profondément que par la relation, comme l'arbre par ses racines et sa sève. Et pour cela, nous avons développé et acquis le langage, moyen puissant d'échange et aussi une certaine forme de langage que sont les gestes, les mimiques. Avec cet outil (oral et écrit), nous pouvons entrer en communication avec les autres, exprimer nos désirs, nos pensées, nos sentiments et comprendre les messages qui nous sont adressés si facilement que nous ne pensons pas que la maladie (un accident vasculaire par exemple) puisse nous en priver brutalement, sans s'y attendre.

Imaginez par exemple que vous vouliez dire je « t'aime » à quelqu'un, à votre conjoint, et que rien ne puisse sortir de votre bouche ou qu'un autre mot surgisse malgré vous, incontrôlable, par exemple je « hais » par ce que votre cerveau a mal fonctionné, s'est trompé dans la sélection du mot ou dans la programmation « sonore » pour prononcer ce mot. Vous tentez d'écrire et ça ne marche pas ou vous vous trompez sans vous en rendre compte.

C'est ce qui arrive à ces personnes atteintes d'une lésion du cerveau et qui perdent d'une façon plus ou moins sévère, parfois totale le langage.

On peut imaginer (mais mal) les conséquences de la survenue d'une aphasie pour un patient et sa famille, l'état émotionnel que cela peut provoquer et la grande souffrance ressentie. L'aphasie est un drame psychologique et social. Cette situation de se trouver dans une grande difficulté ou une impossibilité de parler entraîne ou crée de **fait un isolement, un « enfer-mement »**. Le sujet a été atteint par surprise, il ne comprend pas ce qui lui arrive, ne maîtrise rien. Il va donc se trouver dépendant. Selon son tempérament, sa personnalité, il aura des réactions de colère, de déni, ou tombera en dépression et, hélas, parfois pourra aller jusqu'au suicide. Il va prendre conscience de ses capacités et incapacités, devoir faire face à une longue période de rééducation avec l'espoir plus ou moins réaliste mais bien légitime de récupérer le plus possible.

Les difficultés de cette personne pour communiquer vont avoir évidemment une répercussion **sur l'entourage, les proches** qui eux aussi sont pris par surprise. Ils sont tout aussi perdus, angoissés et se débattent au milieu de multiples questions auxquelles on devra s'attacher avec bienveillance et sans tarder à répondre : qu'est-ce qui arrive à mon conjoint, mon père, mon frère selon le cas, a-t-il toute son intelligence, comment raisonne-t-il, a-t-il la même personnalité, ... ? Ils doivent faire au mieux pour continuer à communiquer avec leur proche et l'accompagner dans sa vie. Ces « aidants » voient leur temps d'occupation, de présence auprès de leur proche augmenter, parfois de façon si importante qu'ils s'épuisent. Beaucoup disent plus tard avoir vécu un « véritable tremblement de terre, un « tsunami ».

Que faire alors, quelles attitudes mettre en œuvre pour **rencontrer** ces personnes ?

C'est surtout d'un accompagnement dont il s'agit avec comme premier but de faire tout pour **redonner sa place de sujet à l'être humain** présent devant moi. Il reste un sujet **pensant, ayant une vie intérieure invisible, qui a des désirs, des sentiments** tout comme moi bien que limité dans ses capacités à les exprimer. On lui doit de le soutenir pour qu'il prenne en charge sa vie nouvelle et lui permettre de retrouver un espace de liberté malgré sa dépendance.

Comment cela se passe-t-il ? Dès que possible, quand le patient a recouvré une énergie suffisante, un orthophoniste doit mettre en œuvre l'accompagnement indispensable pour l'aider à entrer en relation et à sortir de l'isolement dans lequel l'aphasie l'a placé. Cela passe par un bilan des déficits de langage et de communication mais aussi des compétences préservées sur lesquelles il pourra s'appuyer pour retrouver des possibilités

d'échange. Suivra durant une longue période le moment de la rééducation visant à récupérer ce qui pourra l'être sur un plan linguistique et communicationnel mais aussi à aménager des moyens d'échange d'une autre nature, non verbale par exemple. C'est la facette technique décrite ici mais l'aspect plus humain, affectif, psychologique doit être toujours présent : sont attendues d'un thérapeute les qualités essentielles d'empathie, d'humilité, de respect, d'attention bienveillante, de soutien constant, de disponibilité, de capacité d'adaptation... au risque de passer à côté de ce qui est essentiel.

Deux exemples pour illustrer ce comportement capital :

-Une dame qui un matin manifeste une certaine réticence à venir à la séance de rééducation et en même temps une certaine anxiété alors que jusqu'ici elle venait sans difficulté. Il a fallu arrêter le programme prévu et chercher à comprendre ce qui se passait jusqu'au moment où on a pu saisir que c'était l'anniversaire de sa fille dans trois jours et que cette mère s'était aperçue qu'elle ne savait plus exécuter volontairement le geste d'un baiser. A partir de ce moment, nous avons « réappris » le geste précis pour que le jour dit, elle puisse embrasser sa fille.

-Une femme âgée, veuve, refuse catégoriquement de venir en rééducation et a même fait sa valise, manifestant son désir indiscutable de quitter l'hôpital. Après avoir pris du temps pour la rassurer et tenter de saisir par tous les moyens ce qui pouvait avoir motivé son comportement, nous arrivons enfin à comprendre que, la Toussaint étant proche, cette femme désirait tout simplement se rendre sur la tombe de son époux décédé depuis un an.

Que faire alors pour rendre la parole à ces personnes, nos frères ? C'est, vous l'avez compris un challenge un peu fou et peu atteignable : communiquer avec eux est difficile, même pour un professionnel... mais il faut essayer, il faut peut-être d'abord leur laisser la parole, fut-elle **bredouillante, maladroite et même silencieuse, poser un regard**. Je ne peux pas m'empêcher de penser à « Jésus posa son regard sur lui et l'aima ». Auparavant, il est indispensable d'avoir repéré la présence de ces gens dans notre rue, nos quartiers pour proposer notre visite, notre présence et nos échanges. Je sais que c'est important car bon nombre d'aphasiques et leur famille et restent isolés.

Je voudrais maintenant finir ce témoignage en partageant simplement les pensées qui ont surgi en le rédigeant.

J'ai pensé tout d'abord que nous sommes tous, plus ou moins **des handicapés de la communication**. M'est venu très vite à l'esprit une liste de « désordres » qui peuvent atteindre la parole : parler pour ne rien dire, ne pas arrêter de parler, parler à la place de l'autre, mentir, dire du mal, critiquer, médire... et, en ce temps de Carême je me suis demandé : « **quelle était ma parole, quel usage en faisais-je, envers Dieu, envers mes frères, envers moi-même ?** »

Puis j'ai posé un regard sur les éclats plus lumineux de la parole : la louange, le remerciement, l'annonce, le chant, l'expression de la vérité, la parole qui bénit, la parole qui libère, qui sauve, qui apporte la paix, la confiance...

J'ai pensé également au versant non plus expressif de la parole mais réceptif et donc à **l'écoute**.

Je me suis interrogé : **où en suis-je de l'écoute de la parole de DIEU** et me sont revenus les versets... » *La parole de Dieu s'est fait chair et elle a habité parmi nous* » ; « *la Parole de Dieu est vivante et efficace, plus affilée qu'un glaive à double tranchant* » ... « *Le Seigneur mon Dieu m'a donné le langage des disciples, pour que je puisse, d'une parole, soutenir celui qui est épuisé. Chaque matin il éveille, il éveille mon oreille pour qu'en disciple, j'écoute.* »

Où en suis-je de l'écoute **des autres**, de ceux qui me sont proches et chers (femme, mari, enfant, ami, collègue, etc.) ?

Où en suis-je de mon écoute propre ?

En conclusion, curieusement, ce petit travail de réflexion autour du langage, de la parole et de ceux qui en sont brutalement privés m'a permis de confirmer pour moi l'importance d'écouter la parole, de la proclamer et de la mettre en pratique mais aussi de l'importance du regard, plus silencieux mais non moins intense. Je nous souhaite de la partager et de la vivre pour être des témoins visibles de l'amour du Christ qui nous rassemble.

- Vous pouvez écouter une émission sur ce sujet sur RCF les 30 mars à 11h30 et le 2 avril à 11h, en podcast dès le 30 mars.

- 2 livres témoignages sur ce sujet sont en librairie, chez Mollat seulement pour le premier ; chez Mollat et à la Barque des Apôtres pour le second :

- Celui d'une jeune femme, Marion Larat dont le titre est « La pilule est amère »

- Celui de la compagne d'un sujet aphasique intitulé « Moi, Conjoint d'aphasique... histoire sans paroles »

Jeudi Saint



Nourrir celui qui a faim

Témoignage de Pierre Boutevin

(Vice-Président départemental de Saint Vincent de Paul)

Comment offrir à manger au plus démunis ? C'est une tâche : délicate, noble, qui demande beaucoup d'humilité. Ils sont dans une grande détresse. Pour les étrangers, qui ne maîtrisent pas la langue de notre pays, la démarche de venir vers nous est très difficile.

Les associations caritatives s'approvisionnent auprès de la Banque alimentaire, qui elle-même récolte auprès des grandes surfaces. Il y a aussi les produits de la CEE.

De mon point de vue : il n'y a pas que la nourriture, il y a l'écoute, le partage, la tolérance. Bien expliquer que le panier qui est distribué n'est qu'un complément alimentaire. Les aliments de base, en principe, nous sommes donnés par la Banque alimentaire. Pour le pain, la tournée dans les boulangeries est obligatoire.

Pour la distribution, il est agréable pour eux de leur présenter un banc de fruits et légumes joliment paré. Il en sera de même pour les autres produits. Il faut savoir que pour un bénévole la distribution est tout un art et beaucoup de sourire et de diplomatie. À savoir qu'à la Banque alimentaire un grand tableau nous indique le poids de légumes et de fruits octroyé pour chacun : un chiffre raisonnable de 200g, pour la viande 150g.

Pour les nouveaux des explications s'imposent avec douceur, car souvent les dames, les jeunes ont la larme à l'œil et là c'est très dur. Il y a aussi les grands malades, les handicapés. Nous connaissons ceux qui ont des « chimio », nous proposons un litre de lait de plus. Des liens se créent, il ne faut pas oublier que nous sommes St Vincent de Paul, que l'indulgence, le partage sont de mises. Il y a aussi les religions halal, casher, et là avec le respect qui s'impose nous ne pouvons offrir que ce que nous recevons. C'est avec beaucoup d'intuition d'écoute que l'on découvre un SDF, là encore avec diplomatie, sourire, il faut les diriger vers le choix des produits. Le plus difficile, les couples avec enfants qui vivent à l'hôtel. A savoir la cuisine commune, une tous les deux étages. Bien souvent nous n'avons pas de petits pots, pas de couches, pas de lait ; alors le visage s'assombrit, le désespoir s'installe.

Pour terminer, nous aussi sommes démunis, désemparés, et le soir, en partant, déçus de ne pas avoir accompli notre mission au mieux.

Une petite histoire. Je m'arrête dans Mérignac à un kiosque à journaux, j'en prends un et 2 cartes postales. Je tends un billet de 5 euros et le monsieur me rétorque « Pas vous ! » Pourquoi ? « J'étais SDF, vous m'avez nourri, habillé à votre vestiaire, sans oublier la douche. Vous m'avez procuré un stage de formation et aujourd'hui j'ai retrouvé ma dignité. » La nourriture, c'est cela aussi.

Prions le Seigneur avec un petit poème de Jean-Léon Le Prevost, ami d'Ozanam de la congrégation des religieux de St Vincent de Paul, « Notre vie c'est la charité » :

*« C'est la charité qui suscite tout autour de nous,
C'est elle qui réveille les âmes,
Les pousse et les rallie.*

*C'est elle qui nous emporte
Et nous enveloppe dans nos actions.*

*La charité ne faillit pas et ne reste pas en chemin,
Une fois allumée, il faut qu'elle s'étende,
Brille et porte au loin sa chaleur.*

*Tout aussi lui sert d'aliment.
N'ayons donc pas peur, chers amis,
Ne regardons pas trop à notre dignité
Qui nous arrête souvent et nous rend timides.*

*La charité, comme la flamme, consume et purifie,
Par elle nous serons pénétrés, vivifiés,
Par elle nous serons transfigurés.*

*Oh ! Que cette pensée nous anime et nous console.
C'est la charité qui nous pousse et nous presse,
Nous sommes mus par elle ;
Par elle, si ardente, si puissante ;
Par elle, force, volonté,
Amour, amour infini, amour de Dieu. »*

Vendredi Saint



Secourir le sans abri

Témoignage de Jacques Nau
(Équipe Saint Vincent de Paul)

Ma première approche avec les personnes en errance fut le fruit du hasard, il y a 15 ans.

J'avais alors participé à l'accueil de sans-abri un soir de réveillon de Noël organisé par le Secours Catholique, proche du presbytère de Sainte-Croix à Bordeaux.

Le moment fort fut le partage du repas à la même table, l'écoute et l'échange émouvant de confidences. J'étais assis à côté d'une femme au teint pâle, sans âge, qui, tout en reconnaissant que ce n'était pas facile de trouver un toit de fortune chaque soir, me confia cependant qu'elle préférerait sa condition sans contrainte, libre de toute attache. Bien qu'étonné et circonspect, je l'écoutais avec intérêt.

Je me souviens aussi d'un grand jeune homme famélique, arrivé quelques instants après le début du repas. Il s'attabla à une place encore libre et saisit à pleine main des biscuits apéritifs. Le pauvre gars n'avait sans doute pas mangé depuis longtemps et était visiblement affamé.

Je n'ai pas choisi d'accompagner les « sans-domicile-fixe », m'étant engagé depuis une dizaine d'années au soutien alimentaire des familles en difficulté auprès de St Vincent de Paul.

Parcours d'un « sans abri ».

Mais parmi les personnes que nous recevons au Relais des Solidarités, certaines sont aussi sans-abri. C'est ainsi que je vis arriver Bertrand un mardi matin. Alors que l'on réprovoque les mesures de « double peine » qui touchent certains justiciables, je suis frappé par celle qui s'abat sur Bertrand.

Je vais en quelques mots vous relater sa triste aventure, révélatrice de notre société réglée et organisée sans empathie, froidement administrée. Je n'apporte aucun commentaire ni jugement sur les circonstances qui ont conduit ici Bertrand et m'en tiendrai à constater les faits et leurs conséquences humaines.

Accompagné de sa jeune cousine qui a fui le foyer parental, Bertrand se présente un matin au Relais des Solidarités. J'ai face à moi un homme à peine passé la quarantaine, de petite taille, assez sec et nerveux, visiblement torturé par de multiples angoisses qu'il a du mal à exprimer. Je le reçois et, tout de go, confusément il me relate d'un trait toutes ses difficultés, me retrace son passé douloureux et son parcours ô combien tumultueux.

J'ai du mal à le comprendre car il se précipite à me débiter son histoire sans doute tant de fois répétée. Je l'écoute, attentif et bienveillant car ce pauvre bougre a autant besoin d'être écouté que rassuré et aidé. Récemment sorti d'une brève incarcération, il est heureusement accompagné et conseillé par un travailleur social qui le suis et le guide dans de multiples démarches administratives.

Dysfonctionnements administratifs, erreurs et pertes de documents dans les services compliquent encore sa situation. Par une succession de malchances et de circonstances compliquées, Bertrand se retrouve aujourd'hui à la rue. Un camping-car qui lui servait d'habitation, lui a été confisqué un soir à la suite d'une rocambolesque affaire que je ne cherche pas à éclaircir. Plus de permis, taux d'alcool, bref, son véhicule-habitation se retrouve sur le champ immobilisé et conduit à la fourrière.

Le voilà alors sans abri, privé de toutes ses affaires personnelles : vêtements, la quasi-totalité de ses documents administratifs et l'urne funéraire de sa défunte grand-mère à laquelle il tient bien sûr par-dessus tout. L'accès à son camping-car ne lui est pas permis sans décision de justice. Bertrand ne peut rien récupérer et je suis scandalisé par cette double peine. Il faut maintenant l'aider en essayant d'atteindre son véhicule parké au milieu d'un fatras d'épaves immobilisées. Après mon intervention, nous nous fauflions à 2 bénévoles dans le

véhicule et parvenons à récupérer quelques malheureuses affaires, dont la précieuse urne funéraire. Hélas, tout est mouillé, trempé et peu de choses sont récupérables.

Une nuit, mon portable sonne. Il est 23 h 30. C'est Bertrand, la voix tremblante. Après avoir été hébergé par des connaissances, le voilà une nouvelle fois dehors, sans solution. Il ne sait pas où aller et le froid de la nuit l'angoisse. Le « 115 » lui fait peur après une mauvaise expérience : vol, violence me dit-il en me montrant une cicatrice au visage. Chétif, il est une proie facile.

Je ne sais que lui conseiller mais je sens que mes simples paroles l'apaisent. Entendre ma voix le rassure en cette heure tardive où il ne peut exprimer à personne sa détresse et sa souffrance. Je me sens terriblement impuissant, incapable de lui proposer une solution acceptable. Le lendemain, il me dit avoir finalement trouvé pour abri de fortune une voiture abandonnée.

Nous sommes plusieurs, professionnels et bénévoles pour l'aider à s'y retrouver dans les subtils labyrinthes administratifs. Entouré de conseils, à force de volonté, je pense qu'il remontera progressivement la pente, étape par étape, à condition de ne pas retomber sous l'influence de mauvaises rencontres.

Bertrand a déjà progressé dans ses démarches et une perspective de logement lui redonne espoir. Mais le plus important est qu'il reprenne confiance en lui, soutenu par les associations et son travailleur social. Une avocate l'a pris juridiquement en charge et le conseille utilement. Nous ne relâchons nos efforts d'accompagnement et d'encouragement car j'espère qu'un jour Bertrand retrouvera un toit, sa dignité et, qui sait, peut-être même un travail ou une occupation puisqu'il veut se rendre utile m'a-t-il dit plusieurs fois avec insistance.

Une relation émotionnelle est souvent difficile à gérer lorsqu'on n'y est ni formé ni préparé. C'est alors l'empathie qui pour moi prend le dessus, ce qui peut perturber l'appréciation objective de la situation. Cela me demande de prendre du recul et de reconsidérer la situation dans son ensemble en m'entourant d'avis et de conseils de confrères bénévoles et professionnels.

Me mettre en accord avec ma foi chrétienne est essentiel pour m'aider à faire face à la détresse humaine. Appliquer au quotidien mes convictions me semble nécessaire pour être clair et honnête avec ma conscience. Je ne peux le concevoir autrement.

Recueillons-nous et prions pour ces pauvres bougres qui, comme Bertrand, sont en errance, égarés, à la recherche de nouveaux repères, si ce n'est de nouveaux liens.

Samedi Saint



Séminaire Saint Joseph
"Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur" (Jr 3,15)

Accompagnement spirituel des séminaristes

Témoignage du Père Geoffroy Gardair
(Prêtre à Mérignac, Professeur au séminaire Saint Joseph de Bordeaux)

C'est en tant qu'accompagnateur spirituel au Séminaire que je suis invité à donner ce témoignage. Et d'abord je voudrais vous remercier de m'avoir ouvert les yeux : mon « boulot » du Séminaire est une « œuvre de miséricorde », ce n'est pas rien ! Ça change tout ! Et je n'y avais pas pensé.

D'abord une précision : l'accompagnement spirituel n'est qu'une de mes missions au Séminaire : en dehors de cela, je donne des cours, et éventuellement je les prépare..., je participe à la réflexion hebdomadaire sur la formation, du plus concret au plus théorique ; j'apporte mon regard extérieur sur le comportement de chacun des séminaristes et sur leur évolution ; je veille au bon fonctionnement de certains services communautaires ; je visite les stages en paroisse de quelques-uns ; le cas échéant, je vote pour ou contre l'ordination d'un candidat ; et enfin, il y a l'accompagnement spirituel de quelques séminaristes ; et je pense que c'est pour cette mission spécifique que je suis invité à parler ce matin.

Actuellement j'en accompagne quatre. Je vois chacun une petite heure tous les quinze jours ou trois semaines. Cet accompagnement se situe au niveau de ce qu'on appelle le for interne, au niveau de la conscience de la personne. Il peut tout dire sans crainte d'être jugé, sans crainte que ses propos puissent être utilisés contre lui au for externe. Et même il doit tout dire s'il veut que cet accompagnement soit efficace. Pour préserver cette liberté de la parole au for interne, quand le Conseil du Séminaire parle d'un de mes accompagnés, je suis muet. Mais non pas sourd. J'entends ce qui se dit du séminariste au for externe ; cela enrichit mon regard sur lui. Quelques fois je suis amené à orienter le dialogue avec mon accompagné en fonction de ce que j'ai entendu au for externe. Par exemple, si j'entends dire qu'il a des difficultés dans la relation pastorale, alors qu'il ne m'en a jamais parlé, dans les entretiens suivants, j'essaierai délicatement de l'amener à ouvrir les yeux, à nommer sa difficulté, ce qui est un premier pas vers un progrès, éventuellement une guérison si le problème est psychologique.

Cette distinction entre for interne (la conscience de la personne) et for externe (le Conseil des formateurs et la voix de l'Eglise), et l'articulation entre les deux, est capitale dans la formation au séminaire. Dans ces deux fors Dieu manifeste sa volonté bienveillante : au for interne par les motions de l'Esprit Saint, les désirs qui viennent de lui et qu'il me faut accueillir et soutenir ; au for externe, la voix du Christ et de son Eglise.

Je me suis demandé de quelle œuvre de miséricorde cet accompagnement spirituel relevait. Ce ne sont pas les œuvres de miséricorde corporelle, celles dont on nous a très bien parlé depuis lundi : nourrir les affamés, donner à boire aux assoiffés, vêtir ceux qui sont nus, accueillir les étrangers, assister les malades, visiter les prisonniers (cf. Mt 25), ensevelir les morts. Non je n'ai pas encore enterré de séminariste ! Et ils sont bien nourris, soyez rassurés !

Mais parmi les œuvres de miséricorde spirituelle, de laquelle relève cet accompagnement des séminaristes au for interne ? Conseiller ceux qui doutent ? Enseigner les ignorants ? Avertir les pécheurs ? Consoler ceux qui pleurent ? Pardonner les péchés ? Supporter patiemment des personnes ennuyeuses ? Prier pour les vivants et les morts ?

A vrai dire, il me semble que toutes ces œuvres de miséricorde se retrouvent dans l'accompagnement spirituel. C'est vrai qu'il faut de la patience pour enfin voir éclore un progrès spirituel ou moral ; il y faut de la prière : il m'est arrivé un été où j'étais à Notre Dame de Vie, d'offrir tous mes levers de nuit pour un séminariste qui

traversait une crise sérieuse. Le pardon a aussi toute sa place : habituellement, l'accompagné se confesse à son directeur spirituel. Consoler, avertir, conseiller, tout ça a sa place dans l'accompagnement. Parmi les sept, celle dans laquelle je me retrouve le moins est « enseigner les ignorants ». En général les séminaristes en savent plus que moi sur bien des choses, en dehors de ma spécialité, la Bible. Ils sont à fond dans les études notamment philosophiques ou théologiques, et mes souvenirs en la matière sont parfois un peu anciens.

Je ne leur enseigne pas grand-chose dans le cadre de la direction spirituelle. Je conçois mon rôle essentiellement comme une écoute active, une écoute exigeante :

- Je relève les lumières reçues par le séminariste. Souvent à la fin d'un entretien, je reprends un point ou deux : « je me réjouis que tu aies compris ceci ou cela ; que tu aies progressé sur tel point ; je suis sûr que l'Esprit Saint agit à travers tel ou tel évènement que tu as raconté ; etc... »
- Cette écoute me permet aussi de débusquer les petits mensonges ou les indocilités : « Le supérieur m'a fait telle remarque, c'est tout à fait infondé, il n'a rien compris... » - « Tu sais, on n'est pas toujours bon juge pour soi-même... Quelle part de vérité peut-il y avoir dans ce que le Supérieur t'a dit ? Cherchons ensemble... »

C'est en général par des questions que j'essaie de faire avancer l'accompagné parce que la lumière doit venir de lui. Je ne suis qu'une aide à l'expression de sa liberté.

A mon avis, l'objectif principal de l'accompagnement spirituel est de conduire dans la docilité. Docilité à ce que Dieu me dit dans le secret de ma conscience et docilité à ce qu'il me dit par les médiations qu'il a choisies. Un des versets bibliques qui éclaire le plus ma pratique de la direction spirituelle est : « L'obéissance vaut mieux que les sacrifices » (1 S 15,22).

La vie de Jésus est d'un bout à l'autre un grand acte d'obéissance au Père. En entrant dans le monde le Christ dit : « tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu m'as formé un corps alors j'ai dit : Voici, je viens (Dans le rouleau du livre il est question de moi) pour faire, ô Dieu, ta volonté ». (He 10,6-7) et sur la croix, voyant toute sa vie et le rouleau de la loi, il dit : « tout est accompli ». Et entre les deux, la nuit à Gethsémani est son grand acte d'obéissance au Père.

L'obéissance. Non pas volontariste et au mépris de soi-même, mais l'obéissance au sens étymologique et biblique : *ob audire*, écouter dans une position de disciple. Cette obéissance dont parle le *shema' Israël* (le même verbe hébreu *shema'* se traduit par *écouter* ou *obéir*). Et saint Paul donne aussi à l'obéissance une place considérable dans sa mission : son grand objectif, exprimé du début à la fin de la lettre aux Romains est d'amener les nations à l'obéissance de la foi (cf. Rm 1,5 ; 16,26).

Parmi les petits enseignements que je dispense quelques fois dans le cadre de l'accompagnement, il y a les qualités de l'obéissance selon le Père Marie-Eugène (cf. Je veux voir Dieu, p. 629) ; pour être vraie et féconde, l'obéissance doit être :

- Ordonnée : il s'agit de donner à chacun des représentants de Dieu l'obéissance qui lui est due, que ce soit l'évêque, le curé, le code de la route ou le médecin. Savoir reconnaître en tout domaine quelle est l'autorité légitime qu'il me faut écouter. Si mon évêque me dit de griller un feu rouge, il n'est pas l'autorité légitime en la matière ; en cela je ne lui dois pas obéissance.
- Surnaturelle : l'obéissance ne porte tout son fruit que si elle remonte, dans un acte de foi, vers la source de toute autorité qui est Dieu. En particulier quand l'obéissance est facile parce qu'on s'entend bien avec son supérieur, ou son curé ou son évêque : dans ces circonstances, il est particulièrement nécessaire de sur-naturaliser l'obéissance. Parce que quand arrivera un autre supérieur, un autre curé, un autre évêque, et que la relation sera plus difficile, il faudra pouvoir maintenir la même obéissance tournée vers Dieu.

- Intégrant la distinction entre *jugement spéculatif* et *jugement pratique*. Cette distinction permet d'obéir sans se renier soi-même et sans renoncer à la lumière de la vérité qui éclaire ma conscience. Si j'ai l'évidence, avec la compétence particulière qui est la mienne, que le Supérieur a pris une mauvaise décision, je peux, sans manquer à l'obéissance maintenir mon jugement spéculatif, et même je le dois (« à mon avis, cette décision ne portera pas le fruit escompté »), tout en soumettant mon jugement pratique, dans la mesure où aucune loi supérieure n'est transgressée : « en la circonstance, étant donné l'ordre reçu, la meilleure chose à faire est d'obéir ».

En vrac, voici quelques autres lumières qui éclairent ma façon d'accompagner :

- Les nuits : Dieu agit aussi à travers les événements douloureux, les déserts spirituels, les épreuves apostoliques.
- Conviction que la lutte contre mes vices se joue non pas dans les moments de tentation immédiate mais dans les moments de sobriété et dans ce qui est mis en place dans ces moments. C'est particulièrement le cas dans les habitudes ou addictions : la faute ne se situe pas au moment de la chute, mais plutôt dans le fait de ne pas prendre les bonnes décisions dans les moments de sobriété : par exemple, se faire aider d'amis ou de professionnels pour soigner ce qui est une maladie plus qu'un péché.
- L'ascèse : une ascèse adaptée. Il m'est arrivé de corriger un dirigé qui pratiquait une ascèse qui à ses propres yeux était généreuse mais qui à l'évidence ne faisait que renforcer ses vices capitaux. La violence que l'Évangile nous réclame, nous devons la réserver pour l'orgueil sous toutes ses formes. La perfection, proclame sainte Thérèse, est dans l'humilité du cœur.
- Quand un dirigé est dans la plainte, quand il ne dit pas « je », le ramener à sa responsabilité. L'aider à préciser sa frustration et à discerner quelle est sa part

Merci de prier pour les séminaristes et pour leurs formateurs.
